

# Avant toi

L'année avait trois fois noué mon humble trame,  
Et modelé ma forme en y broyant ses fleurs ,  
Et trois fois de ma mère acquitté les douleurs,  
Quand le Banc de la tienne éclata : ma jeune âme  
Eut dès lors sa promesse et l'attira toujours,  
Toujours ; tant qu'à la fin elle entra dans mes jours.  
Et lorsqu'à ton insu tu venais vers ma vie,  
J'inventais par le monde un chemin jusqu'à toi ;  
C'était loin ; mais l'étoile allait, cherchait pour moi,  
Et me frayait la terre où tu m'avais suivie,  
Ou tu me reconnus d'autre part ; oui, des cieux ;  
Moi de même ; il restait tant de ciel dans tes jeux !

Mais le sais-tu ? trois fois le jour de la naissance  
Baisa mon front limpide assoupi d'innocence,  
Avant que ton étoile à toi, lente à venir,  
Descendît marier notre double avenir.  
Oh ! devions-nous ainsi naître absents de nous-mêmes !  
Toi, tu ne le sais pas en ce moment ; tu m'aimes,  
Je ne suis pas l'aînée. Encor vierge au bonheur,  
J'avais un pur aimant pour attirer ton cœur ;  
Car le mien, fleur tardive en soi-même exilée,  
N'épanouit qu'à toi sa couronne voilée,  
Cœur d'attente oppressé dans un tremblant séjour  
Où ma mère enferma son nom de femme : Amour.

Comme le rossignol qui meurt de mélodie  
Souffle sur son enfant sa tendre maladie,  
Morte d'aimer, ma mère, à son regard d'adieu,  
Me raconta son âme et me souffla son Dieu.  
Triste de me quitter, cette mère charmante,  
Me léguant à regret la flamme qui tourmente,  
Jeune, à son jeune enfant tendit longtemps sa main,  
Comme pour le sauver par le même chemin.  
Et je restai longtemps, longtemps, sans la comprendre,  
Et longtemps à pleurer son secret sans l'apprendre,  
A pleurer de sa mort le mystère inconnu,  
Le portant tout scellé dans mon cœur ingénu,  
Ce cœur signé d'amour comme sa tendre proie,  
Où pas un chant mortel n'éveillait une joie.  
On eût dit, à sentir ses faibles battements,  
Une montre cachée où s'arrêtait le temps ;  
On eût dit qu'à plaisir il se retint de vivre.  
Comme un enfant dormeur qui n'ouvre pas son livre,  
Je ne voulais rien lire à mon sort, j'attendais ;  
Et tous les jours levés sur moi, je les perdais.  
Par ma ceinture noire à la terre arrêtée,  
Ma mère était partie et tout m'avait quittée :  
Le monde était trop grand, trop défait, trop désert ;  
Une voix seule éteinte en changeait le concert :  
Je voulais me sauver de ses dures contraintes,  
J'avais peur de ses lois, de ses morts, de ses craintes,  
Et ne sachant où fuir ses échos durs et froids,  
Je me prenais tout haut à chanter mes effrois !

Mais quand tu dis : « Je viens ! » quelle cloche de fête

Fit bondir le sommeil attardé sur ma tête ;  
Quelle rapide étreinte attachait notre sort,  
Pour entre-ailer nos jours d'un fraternel essor !  
Ma vie, elle avait froid, s'alluma dans la tienne,  
Et ma vie a brillé, comme on voit au soleil  
Se dresser une fleur sans que rien la soutienne,  
Rien qu'un baiser de l'air, rien qu'un rayon vermeil...  
Aussi, dès qu'en entier ton âme m'eut saisie,  
Tu fus ma pitié ! Mon ciel ! Ma poésie !  
Aussi, sans te parler, je te nomme souvent  
Mon frère devant Dieu ! Mon âme ! Ou mon enfant !  
Tu ne sauras jamais, comme je sais moi-même,  
A quelle profondeur je t'atteins et je t'aime !  
Tu serais par la mort arraché de mes vœux,  
Que pour te ressaisir mon âme aurait des yeux,  
Des lueurs, des accents, des larmes, des prières,  
Qui forceraient la mort à rouvrir tes paupières !  
Je sais de quels frissons ta mère a dû frémir  
Sur tes sommeils d'enfant : moi, je t'ai vu dormir :  
Tous ses effrois charmants ont tremblé dans mon âme ;  
Tu dis vrai, tu dis vrai ; je ne suis qu'une femme ;  
Je ne sais qu'inventer pour te faire un bonheur ;  
Une surprise à voir s'émerveiller ton cœur !

Toi, ne sois pas jaloux ! Quand tu me vois penchée,  
Quand tu me vois me taire, et te craindre et souffrir,  
C'est que l'amour m'accable. Oh ! Si j'en dois mourir,  
Attends : je veux savoir si, quand tu m'as cherchée,  
Tu t'es dit : « Voici l'âme où j'attache mon sort  
Et que j'épouserai dans la vie ou la mort. »

Oh ! Je veux le savoir. Oh ! L'as-tu dit ? ... pardonne !  
On est étrange, on veut échanger ce qu'on donne.  
Ainsi, pour m'acquitter de ton regard à toi,  
Je voudrais être un monde et te dire : « Prends-moi ! »  
Née avant toi... douleur ! Tu le verrais peut-être,  
Si je vivais trop tard. Ne le fais point paraître,  
Ne dis pas que l'amour sait compter, trompe-moi :  
Je m'en ressouviendrai pour mourir avant toi !

Marceline Desbordes-Valmore (1786–1859)